

« L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin ». Gaston Bachelard

I Introduction

Depuis aussi longtemps que je m'en souviens, j'ai toujours aimé dessiner, puis peindre. Très fière de mes premières réalisations, mes parents les exposaient sur le buffet. Alors, il m'arrivait, pour certaines d'entre elles que je trouvais particulièrement réussies, de les regarder longuement, comme si j'allais moi-même apprendre d'elles...



Depuis que je vis, et que l'art occupe une grande place dans mes pensées, j'ai tenté de saisir ce qu'était cette chose que l'on nomme l'Art. Mes seules perceptions sensibles ne me suffisent pas ; aimer ne me suffit pas. J'éprouve le besoin, et même l'envie, de comprendre pourquoi une œuvre qui me touche me procure autant. Pour faire simple, la joie que me donne une œuvre est accentuée, voire redoublée, par la connaissance que je peux en tirer.

Peindre, ce n'est pas seulement se donner pour liberté la création ; c'est aussi se proposer à soi-même une œuvre pour sentir, apprendre, et mieux découvrir le monde. On peint, on sculpte, on écrit, afin de sentir et de faire ressentir, dans l'œuvre, ce que nous éprouvons de l'expérience de vivre. L'œuvre nous offre la saveur du savoir : une saveur pleine de sens.

L'art et la création sont intimement liés. Lorsqu'on pense à l'art, il est difficile de réduire cette activité à la seule maîtrise technique de l'artiste. Même si la technique semble, de prime abord, indispensable à

l'expression artistique, elle ne suffit pas à contenir l'œuvre. Sans dépassement de la technique, il n'y aurait aucune distinction entre un artisan et un artiste. Or, c'est précisément ce dépassement par la création qui permet de parler d'une œuvre d'art — et non simplement d'une belle réalisation.

Mais faut-il être artiste pour créer ? Mon ami, qui tient un restaurant italien, ne fait-il pas preuve de créativité chaque jour pour faire vivre son établissement ? Et mon amie Karine, directrice des ressources humaines, ne doit-elle pas, elle aussi, mobiliser son inventivité pour comprendre et orienter les aspirations de ses ingénieurs ?

Bref, la création n'est pas l'apanage des artistes, mais bien celle de tous les hommes et des femmes qui, chaque jour, parfois sans même en avoir conscience, créent. C'est Paul Valéry, qui en parle très bien. Les dix grandes citations commentées qui suivent sont l'occasion de nous émerveiller de ce qu'elles peuvent nous apprendre sur l'art, en nous touchant par leur beauté, par leur clarté. J'y ai glissé quelques dessins et peintures, pour agrémenter les citations, et tenter de montrer en images ce que la matière des mots peut me faire.

1 Tout homme crée sans le savoir

Comme il respire

Mais l'artiste se sent créer

Son acte engage tout son être

Sa peine bien aimée le fortifie

Paul Valéry, inscription sur le fronton du Palais de Chaillot à Paris.



On ne pense pas à respirer. On respire, voilà tout. L'air entre, l'air sort, jusqu'au jour où l'on souffre à chaque souffle, et que ce geste, si naturel, devient effort. Créer, pour Valéry, relève du même mouvement : une nécessité silencieuse, un acte vital dont seul l'artiste a conscience.

Pour bien comprendre cette citation de Valéry, il faut partir de ses premiers mots : « Tout homme ». Et l'homme, c'est *Homo sapiens*.

Ce nom, propre à notre espèce, mérite qu'on s'y attarde. Le terme *Homo* signifie « semblable, identique » — mais semblable en quoi ? Quant à *sapiens*, qui signifie à la fois « savoir » et « sage », il vient du verbe *sapere*, qui veut dire « avoir du goût, de la saveur, du jugement ». Cette double signification est essentielle, car depuis l'Antiquité, sagesse et savoir sont indissociables.

Nietzsche écrit dans *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* : « Le terme grec qui désigne le "sage" est lié étymologiquement à *sapio* (je goûte), *sapiens* (**le dégustateur**), *Sisyphos*,

l'homme au goût le plus subtil. Une acuité dans l'activité de discernement et de connaissance, une grande capacité de distinction constituent donc, suivant la conscience populaire, l'art qui définit le philosophe. »

Avec cette citation, Paul Valéry nous donne à penser, un peu à la manière d'Yves Coppens, l'anthropologue, que l'homme s'est bien créé en créant, il y a quelque trois millions d'années en Afrique subsaharienne. Depuis ce geste inaugural, où, au moyen du premier outil, un galet aménagé à une seule face, l'homme s'est donné forme, il ne cesse de sculpter son environnement et sa vie à travers ses créations. Et c'est là que réside toute la subtilité. Depuis les premiers pas de l'humanité, nos ancêtres ont dû apprendre à reconnaître les saveurs — non seulement pour survivre, mais aussi pour éviter les poisons mortels. Le goût est ainsi devenu un guide vital, permettant de distinguer ce qui est bon, de ce qui est mauvais aussi bien pour le corps que pour l'esprit.

Ainsi, la quête de savoir s'enracine dans une expérience sensorielle : celle du goût. Cette union entre la saveur et le savoir a façonné l'humanité. Aristote résume cette idée dès la première ligne de sa

Métaphysique : « Tout homme désire naturellement savoir, et le plaisir pris aux perceptions des sens en est une preuve. »

Trois millions d'années après nos débuts, cultiver notre goût pour l'art, c'est affiner notre perception de la vie et enrichir notre existence. Il ne s'agit plus de survivre en évitant des aliments nocifs, mais de s'épanouir en choisissant des œuvres de qualité. L'art nous aide à digérer symboliquement les expériences de la vie, à travers des créations qui nourrissent notre esprit et stimule notre sensibilité.

Pourtant, beaucoup perçoivent encore l'art comme une activité secondaire, réservée aux loisirs ou aux plaisirs esthétiques, tandis que le travail serait le pilier sérieux de l'existence. Mais cette vision est trompeuse. L'art prolonge, au contraire, cette quête essentielle de savoir et de saveur : il cultive le goût pour l'apprentissage, pour l'émotion, et pour la compréhension du monde.

Aujourd'hui, nous vivons dans une société saturée d'offres culturelles : séries, films, musiques, spectacles... Ce « supermarché culturel » regorge de produits, souvent standardisés et trop marqués par le « très sucré » ou le « très salé ». Dans cet océan de propositions, comment affiner notre goût pour choisir ce qui nous élève véritablement ? Développer un jugement esthétique de qualité, c'est apprendre à discerner. Mais cela ne doit pas se faire dans le rejet systématique. Pierre Bourdieu, sociologue, l'a démontré : **« Le goût, c'est avant tout le dégoût des goûts des autres. »** Au lieu de rejeter, cultivons la bienveillance, l'écoute et l'ouverture aux expressions artistiques d'autrui.

Être amateur d'art – dans le sens étymologique de « celui qui aime » – est une belle chose. Mais aimer ne suffit pas. Pour aimer mieux et davantage, il faut comprendre. Cela implique d'acquérir des codes, de s'imprégner de culture, et de nourrir son expérience grâce à des échanges, des lectures et un apprentissage approfondi. En cultivant notre goût pour l'art, nous continuons une quête millénaire qui lie savoir, saveur et sagesse. L'art n'est pas un simple plaisir : il est une nécessité, une manière d'affiner notre perception de la vie et d'y ajouter toujours plus de sensation et de sens.

Mais chez Valéry, seule la puissance de réflexivité différencie un homme de l'artiste. Là où l'homme crée avec l'innocence d'un enfant, l'artiste, demiurge, mobilise toute son énergie, toute son attention, toute sa force vitale, afin d'arracher à la matière et à sa pensée une vérité sensible qui va s'incarner dans l'œuvre. L'artiste, poussé par la puissance de son désir, chasse la beauté, sachant qu'il ne pourra l'atteindre qu'au prix fort : celui de ne jamais céder à sa fatigue ni à son désespoir. Je ne saurais dire si sa peine le fortifie, mais sa peine est celle de ceux qui, même désespérés, poursuivent leur tâche, dont le seul but est de créer un chemin nouveau, qui mènera chacun à sa propre destination.

C'est Jacques Brel qui le chante avec le plus de passion dans *La Quête*, parole écrite par Joe Darion. Qu'entend-on dans cette musique ? Qu'un homme, fragile et mortel, semble vouloir atteindre une étoile inaccessible. Mais comment atteindre l'inaccessible ? Comment faire pour toucher, ne serait-ce que du bout des doigts, ce qui semble s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ?

Voilà bien le paradoxe : la beauté, la beauté sublime, est une étoile. Je vois sa lumière, je me tends de toutes mes forces vers elle, tout en sachant qu'elle est déjà depuis longtemps un infini trou noir sans fond, pour autant, je vois sa lumière, j'ai une quête !

Comment vivre sans son étoile ? Même si, pour chacun de nous, le monde est déjà là, unique et beau, il nous faut bien une œuvre pour nous le rendre encore davantage étrange, lointain et mystérieux. Car le réel est écrasant, total, omniprésent. Personne, ni rien, n'y échappe. Sauf peut-être les amants ou les artistes, qui, comme eux, savent aimer si fort qu'ils parviennent à faire de la vie une œuvre. C'est là le secours de l'art : nous dépayser du réel.

2 « L'artiste crée moins pour s'exprimer qu'il ne s'exprime pour créer ». André Malraux, *Le Musée Imaginaire de la sculpture mondiale*, p. 62.

Dans cette deuxième citation, examinons ces deux mots : créer, exprimer. Le premier vient du latin *creare*, signifiant : faire, engendrer, produire, causer... Mais sa racine indo-européenne *ker* indique plutôt « faire croître ». Créer, c'est donc grandir, s'augmenter, occuper un espace plus grand, voilà sans doute



pourquoi il faut beaucoup croire en soi afin que l'on puisse croître.

Exprimer, vient du latin *exprimere* : « faire sortir en pressant », Il évoque d'ailleurs le mot expression, (expression) — sortir la pression, être pressé, pressoir à vin... D'une certaine façon, ceux qui s'expriment dans leur travail (les artistes, mais pas seulement) font sortir une pression d'eux-mêmes, plutôt que de la subir. Créer c'est bien s'exprimer, mais plus que cela.

Par exemple, l'appellation Art-therapy est créée en 1945 par Adrian K. G. Hill, un peintre anglais de la première moitié du XXe siècle. Alors hospitalisé pour soigner une tuberculose, Hill continue de pratiquer la peinture dans le cadre exigu de sa chambre. Après

avoir constaté avec ses médecins les nombreux bienfaits de la peinture sur la gestion de sa maladie, il écrit *Art versus Illness* (L'Art contre la maladie) la même année. C'est dans cet ouvrage fondateur que l'on retrouve la première apparition du terme Art-therapy. Depuis, l'art thérapie continu d'explorer l'extériorisation au moyen de l'art, d'une pression intérieure des patients, afin de réguler leurs émotions.

Mais voilà : ce que nous indique Malraux dans sa citation, ce n'est pas simplement que, comme n'importe qui, l'artiste soulage une tension intérieure. Dans ce cas, une salle de sport, une série télévisée, ou encore une marche à pied peuvent suffire, selon la nature de chacun. Chez l'artiste, ce n'est pas le besoin de soulager une pression qui le motive, mais bien la joie et la peine de la création qui le mobilisent tout entier. Je dis bien : tout entier. Car là où d'autres soulèvent des poids, marchent dans la rue ou regardent la suite de leur série préférée en pensant — par moments — à leur liste de courses, à leur futur projet de déménagement ou à leur épaule endolorie, l'artiste, lui, ne pense à rien d'autre que l'objet de son désir : sa création.

Il ne s'agit pas pour lui de soulager une pression intérieure, mais bien d'arracher à la matière un peu de vie et de pensée, afin de s'en étonner. Oui, la mission de l'artiste est bien d'arracher quelques atomes de vie et de beauté à la matière, afin de s'émerveiller de voir s'animer l'âme du monde dans son art. Loin de vouloir seulement s'exprimer, l'artiste crée selon la volonté de sa nature et lui obéit. Paradoxe : il est condamné à sa liberté. Le véritable geste créateur relève moins du choix que de l'obligation. Ce que Kant avait déjà bien compris en écrivant, dans sa troisième Critique : « **Le génie est la disposition innée de l'esprit par laquelle la nature donne sa règle à l'art.** » J'écris bien sa règle au singulier, contrairement au pluriel qui est une erreur que l'on ne voit que trop souvent.

Pour Malraux, quand l'artiste s'exprime, en peinture, en littérature, ou quelle que soit sa forme d'expression artistique, c'est avant tout pour créer. C'est-à-dire faire sortir le trop-plein d'énergie vitale qui est en lui, afin d'inonder la matière de son œuvre.

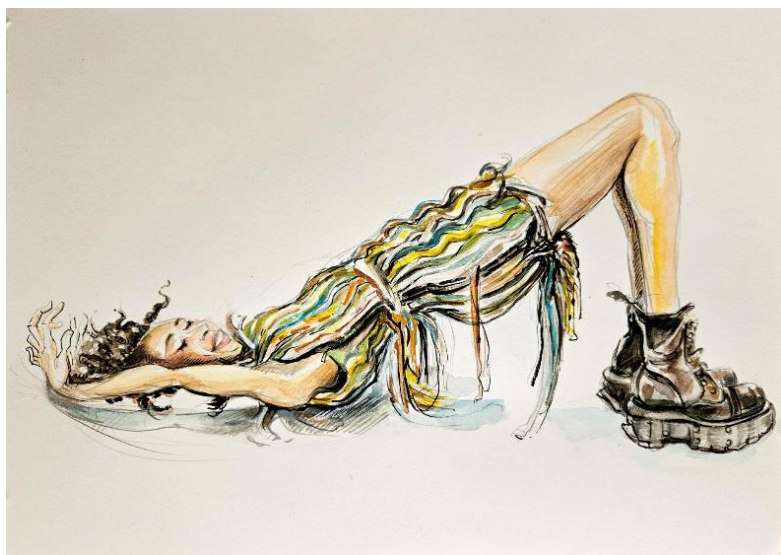
3 « Le plaisir esthétique, un jeu libre et harmonieux des facultés humaines ».

Charles Pépin, citant librement Kant dans : *Quand la beauté nous-sauve*. Ed. Robert Laffont

J'ai toujours aimé la peinture. Depuis ma première expérience au musée du Louvre devant « Les vieilles » de Goya, j'ai ressenti une chose en moi qui ne m'a plus jamais vraiment quitté. Mes lignes intérieures se sont ajustées. Kant pose une question magnifique dans sa troisième *Critique* : comment l'appréhension du Beau peut-elle entraîner directement un sentiment d'épanouissement de la vie ?

On pourrait penser, de prime abord, que contempler une œuvre relève d'une activité purement psychologique, mentale, presque détachée du corps. Et pourtant, paradoxalement, ce libre jeu de l'imagination, chez celui qui crée comme chez celui qui contemple, provoque parfois de véritables sensations physiques. Le corps vibre, il se tend, il frissonne. La beauté touche, mais elle touche aussi dans la chair. Kant, dans sa troisième Critique, va tenter de comprendre le jugement esthétique, il nous dit qu'il se passe en nous un « **libre jeu de l'imagination et de l'entendement** ». Le plaisir esthétique naît de cet accord, de cette résonance intérieure entre nos facultés. Ordinairement, nos facultés ne jouent pas, elles travaillent. Mais là, tout à coup, elles s'accordent. Bergson le disait autrement : « **La raison cesse de raisonner pour résonner enfin.** ».

Un jeu libre. Libre, parce qu'aucune faculté ne domine l'autre. Libre, parce que ce que je ressens ne m'est pas imposé par un concept. Je dis qu'une chose est belle, mais je le dis sans contrainte, sans démonstration, sans nécessité. C'est un moment rare, où je me fais confiance. Je cesse de raisonner, je m'abandonne. Tout est là : dans cet abandon confiant, dans cette harmonie intérieure. En logique ou en



morale, la raison commande, elle impose sa loi à la sensibilité. Mais dans l'art, je suis enfin libéré de cette contrainte. La beauté me permet d'être à la fois lucide et léger.

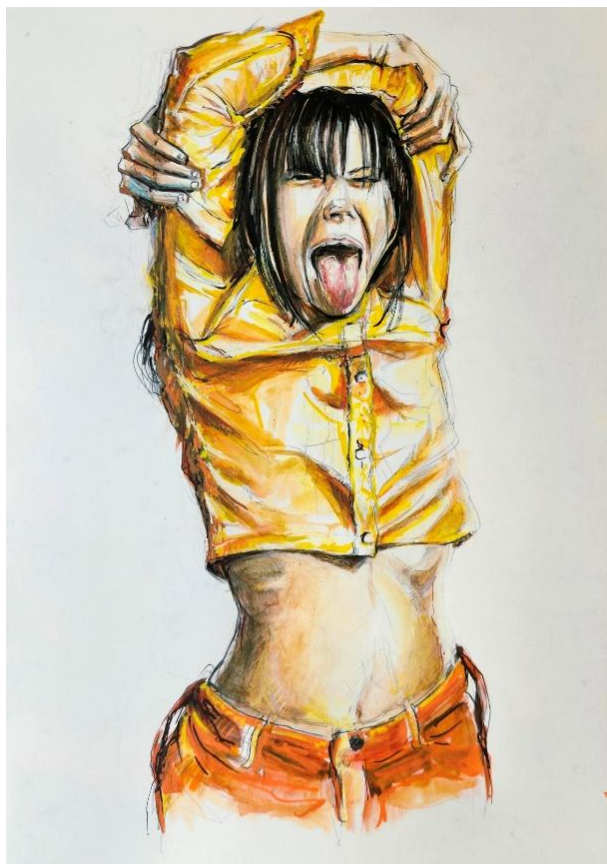
Kant ne cherche pas tant à expliquer pourquoi une chose est belle, mais plutôt ce que la beauté fait en nous. Ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on voit, mais ce que l'on vit intérieurement. La beauté, selon lui, n'est pas exactement dans l'objet. Elle se manifeste dans l'accord, dans

cette harmonie naturelle qui surgit entre nos facultés sensibles et nos facultés intellectuelles.

Ce qui nous touche, ce qui nous rend vivants au contact des œuvres, c'est que nous sentons la vie — la vie de l'esprit et du corps du créateur animer la matière des mots, des couleurs, des sons.

Voilà sans doute pourquoi, après ce merveilleux contact, nous sommes nous-mêmes ravivés, comme traversés d'une nouvelle énergie, plus vivants. Alors, le sourire aux lèvres, qui n'a pas envie, lui aussi, de créer ? De prolonger le tressaillement intérieur qu'il a ressenti, et enfin, de donner en partage un peu de cette vie qui nous traverse. Toute belle œuvre crée un spectateur... qui tend à devenir auteur. « **L'artiste a le pouvoir de réveiller la force d'agir qui sommeille dans d'autres âmes** » Nietzsche-*Le Gai Savoir*

4 « On manifeste l'inexprimable, on ne l'exprime pas ». Malraux- Dans *La Métamorphose des dieux*, t. III, p. 356.



Mais de quel inexprimable parle Malraux ? Le mot *manifeste* contient *manus*, qui en latin signifie la main. La main, chez l'artiste, clarifie un désir obscur par la manifestation de son style. C'est bien la manifestation d'une nature : celle de l'artiste, irremplaçable, singulière, originale. On ne saurait exprimer un homme.

L'artiste, qui n'en est pas moins un homme, ne peut, pas plus que son œuvre, être réduit à une définition, aussi savante soit-elle. Son extension, son œuvre, ne peut, en tant que nature, se résumer ni s'exprimer pleinement ; on ne peut en donner un contour clair et défini. Comment exprimer la nature ? Même au moyen de la science ?

Encore moins depuis Kant, qui nous a bien expliqué, dans sa *Critique de la raison pure*, que nous ne pourrions jamais comprendre parfaitement le monde ou l'univers, dans la mesure où nous ne sommes précisément pas Dieu. Comme la rose, qui ne se résume ni à son parfum,

ni à sa couleur, ni à sa structure physique ; elle ne s'appréhende bien que dans sa manifestation.

La manifestation est là, toute entière. Elle ne se limite pas ; elle s'impose en s'exposant, comme l'œuvre de l'artiste, fruit du travail de sa main poussée par un désir de styliser la force vitale qui la traverse.

Dans *Philosophie du geste*, Michel Guérin identifie quatre formes fondamentales du geste humain : faire, donner, écrire et danser. Quatre actes fondateurs, à l'origine de nos mondes techniques, sociaux, politiques et esthétiques. Le geste, en se répétant, devient habitude, mais il ne se réduit jamais à l'automatisme : il peut aussi s'ouvrir, s'inventer, se penser lui-même.

C'est ce « geste pensé » qui nous mène vers l'art et plus encore, vers la danse, geste originaire par excellence. Danser, pour Guérin, ce n'est pas signifier, mais s'élancer, affirmer un paraître vivant, créateur. Le geste devient alors *Figure*, selon un terme emprunté à Rilke : forme en mouvement, surgissement du sens dans la sensation, expression d'une présence qui ne prétend pas tout dire, mais qui rayonne. Guérin reprend ici l'intuition d'André Leroi-Gourhan, où la danse est le premier de tous les arts et le seul naturel, car elle ne sépare pas : le corps, le geste, l'outil, la matière et le produit. La danse, elle est « tout-en-un », où la figuration a d'autant plus de force qu'elle est libre de tout modèle.

Nietzsche et Valéry ne s'y sont pas trompés : tous deux ont vu dans la danse l'image même de la pensée souple et forte, libre et incarnée. Chez Nietzsche, le motif du *da capo*, ce retour au début en musique, afin de réécouter, lui inspire l'idée de l'éternel retour : vivre, c'est aimer la vie au point de vouloir la revivre éternellement, dans chacun de ses instants. Chez Valéry, « la Danse est un art déduit de la vie même ». Dans la danse, c'est le corps qui crée, et l'esprit s'exécute.

5 « L'art nous est donné pour nous empêcher de mourir de la vérité » - Nietzsche –
La volonté de puissance



Comment pourrions-nous mourir de la vérité, alors quelle est la principale quête des philosophes depuis toujours ? Il ne s'agit certainement de pas la vérité scientifique ou théologique mais celle de l'existence nue, celle du chaos du monde, du non-sens de l'univers, de la souffrance sans justification. C'est la vérité tragique, celle qui surgit quand toutes les illusions tombent, et qu'il ne reste que l'innocence cruelle du réel.

Face à cette vérité, l'être humain est démuni. Il est conscient, et c'est à la fois sa force et sa malédiction. Il sait que tout passe, que rien ne fonde l'ordre du monde, que Dieu est mort, que le bien et le mal ne sont pas donnés mais construits. Dès lors, le risque n'est pas seulement l'effondrement moral ou intellectuel, mais l'effondrement vital. Nietzsche le sait : il faut un antidote au nihilisme, non pas en rétablissant des illusions anciennes, mais en créant des formes nouvelles, capables d'accueillir la vie malgré son absurdité, des formes qui transforment la douleur en puissance, le manque en désir, la chute en élan. C'est le rôle de l'art, et plus encore, de l'esprit dionysiaque : non pas fuir le réel, mais le célébrer dans tout ce qu'il a de tragique et de mouvant.

Ce n'est pas que Nietzsche rejette la vérité il n'en fait pas une ennemie. Pour lui, la vérité n'est pas une fin en soi, mais un moyen : elle doit être jugée à l'aune de ses effets sur la vie. **« Le critère de la vérité, écrit-il, c'est l'accroissement du sentiment de puissance. »** Si elle fortifie, elle vaut. Si elle écrase, elle doit être transformée, ou dépassée.

Car la vérité est dangereuse lorsqu'elle devient rigide, abstraite, désincarnée — quand elle prétend dire le tout, fixer le réel, en effaçant le devenir. Elle peut alors fonctionner comme une machine froide, une mécanique logique qui écrase les nuances du vivant. À force de vouloir tout expliquer, tout soumettre à un ordre rationnel, elle finit par étouffer ce qu'elle voulait comprendre. La pensée se retourne alors contre la vie dont elle est issue.

Nietzsche cite Byron : **« L'avis de la connaissance n'est pas celui de la vie. »** Nous ne vivons pas seulement de lucidité, nous vivons d'élan, de forces, de formes. C'est pourquoi l'art est nécessaire. Non comme distraction, mais comme reconfiguration. Il travaille la vérité comme on travaille une matière trop brute pour être livrée telle quelle. Il en déploie les contours, il en redonne le goût, la respiration, la chair.

De plus, Chez Nietzsche, l'art naît d'une tension fondamentale entre deux forces : l'apollinien et le dionysiaque. Deux noms issus de la mythologie grecque, mais que Nietzsche réinterprète pour penser la double origine de l'art. L'apollinien, la mesure, la forme claire. Il élève, il apaise. Il donne des contours, il met du sens là où règne le chaos. Apollon est le dieu de la lumière, de la sculpture, de la beauté maîtrisée. Mais cette lumière ne suffit pas. Car en dessous de toute forme, il y a un grondement plus ancien, plus obscur : le dionysiaque. C'est l'élan, l'ivresse, la fusion avec le monde, la perte de soi dans une joie tragique. Dionysos ne cherche pas à ordonner le réel, il veut l'éprouver jusqu'au vertige — jusqu'à la démesure. L'art véritable naît de la rencontre de ces deux forces. Il n'est pas pur équilibre : il est tension vivante entre mesure et excès, entre clarté et trouble, entre le désir de donner forme — et celui de se perdre. L'artiste, est ce funambule qui danse au-dessus de l'abîme, entre Apollon et Dionysos.